

Le guichet en carton & cie – Alexis LAFFONT

ALEXIS LAFFONT

**LE GUICHET EN CARTON
ET
CIE**

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

© Alexis LAFFONT 2017

Tous droits d'adaptation et de reproduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

ISBN 978-2-9561127-2-3

PETITE INTRODUCTION

Mon deuxième livre. Finalement, j'ai pris davantage goût à l'art de l'écriture, semblerait-il. Un art qui permet de s'évader avec pas grand-chose. Dans ma tête Madame Imagination est restée focaliser sur le fantastique, la science-fiction. Des genres avec lesquels je me sens particulièrement à l'aise et familier. Ceux-ci me donnent la possibilité d'intégrer l'improbable dans mes histoires. De confronter l'esprit parfois trop rationnel de l'humain moderne face à des éléments auxquels il ne s'attendrait pas. Les gens doivent se détacher, ne serait-ce que de temps à autre, de notre « seule » vie sérieuse. Car ainsi nous la qualifions comme telle. Mais ce qui arrive à mes personnages n'est-il pas sérieux pour eux ? Dans ce recueil de nouvelles, je veux poursuivre mon travail et montrer que des choses surprenantes peuvent se manifester devant tous.

Pour terminer mon introduction, je dirais qu'il faut essayer de regarder au-delà du visible et pourquoi pas se mettre à rêver de nouveau. Bonne lecture à vous Dames et Messieurs.

Le guichet en carton

— 1 —

Dans la nuit de dimanche à lundi

C'était super calme à vrai dire. Un peu trop je trouve et pourtant, j'appréciais ce silence. Rien, enfin presque. Juste le bruit d'une voiture qui descendait le long du pont et celui du volet secoué par le vent, qui tapait contre la fenêtre de temps en temps. C'est tout. Les lamelles, elles, laissaient passer la lumière extérieure. J'entends par « lumière » l'affreuse enseigne bleue et blanche de la Basic Money Bank, BMB pour les intimes.

J'avais les yeux ouverts depuis deux minutes environ et j'ignorais l'heure qu'il devait être. Deux heures, trois heures... ? Je n'en savais rien. En fait, je m'en foutais. Je voulais juste rester allongé sur le côté à regarder le volet bouger.

Brrrr un peu fort.

Une autre voiture qui passait. Le gars devait être en seconde, je pense. Les vitres ont bien vibré ce coup-ci.

Je clignai des yeux trois ou quatre fois d'affilé. Un peu comme si mes paupières étaient prises de spasmes musculaires.

« Tiens, c'est possible ça d'ailleurs ? » De convulsions, je dirais plutôt.

J'espérais me rendormir d'ici peu, seulement...

... des petits bruits de pas ont commencé à résonner dans mon dos. Ça faisait comme des tout petits *tic-tic* sur le carrelage. Ça claquait. On aurait dit des griffes. Puis ça s'arrêta brusquement, comme c'était venu. Sur le coup je me suis dit : « T'hallucines, c'est rien ! » Bizarrement, je n'étais pas étonné. Pas plus que ça, en fait. Ni surpris. Puis les petits *tic-tic* reprirent de plus belle. Quelque chose était en train de se balader dans ma chambre, oui, juste à côté de moi. Mais aussi incroyable que cela puisse paraître, je n'avais pas peur. Allez savoir pourquoi. Non, je n'éprouvais rien. Pas une émotion. Pas de frayeur. Ni curiosité, non plus. Et puis je ne voulais pas savoir ce que c'était. Je restai immobile. Je voulais simplement me rendormir, au plus vite. Un point c'est tout.

Impossible. J'étais appelé par le *feeling*. Je sentais que la chose ou l'animal (ouais, l'animal) qui était entré dans ma chambre se tenait au pied de mon lit. C'était un peu comme si je pouvais le voir, en fait. Il cherchait un truc, j'en étais persuadé. Quoi donc ?

Les *tic-tic* s'arrêtèrent de nouveau. La bête ne bougeait plus à présent. Elle devait réfléchir un instant avant de poursuivre ses recherches, d'après moi.

Quel silence ! Et je n'avais toujours pas peur.

je fermai les yeux, bien fort afin de me faire foudroyer au plus vite par Morphée. Mais la curiosité s'incrustait et finalement balaya d'un revers l'envie de sommeiller. Dans ma tête, j'imaginai à quoi pouvait bien ressembler la

bête. L'image d'un petit chien me vint alors à l'esprit. En plus, j'avais cru entendre renifler par terre, trois secondes plus tôt.

Chien, malheur ! Quand je me suis convaincu de ça, j'ai commencé à flipper.

« Bon sang, mais tu n'as pas de chien ! mon moi intérieur me cria, alerte.

C'est vrai, lui répondis-je ».

En plus, je venais de me rappeler que j'avais fermé la porte de ma chambre avant d'aller me coucher.

Je rouvris les yeux. La peur me dévorait à présent. Je tremblais. Et comme si cela ne suffisait pas, je ressentais maintenant comme une espèce de présence néfaste derrière moi qui accompagnait mon angoisse, ou était à l'origine. Mon cœur s'emballa. Ma respiration aussi.

Mais où était donc le petit chien, bordel ? Envolé, probablement ! Puisque je n'entendais plus rien du tout depuis une poignée de secondes. J'étais pris de panique. Affolé, je voulais qu'il revienne.

« Oh non ! »

Quand je voulus me retourner, la présence néfaste me sauta dessus. Bondissant comme par instinct de chasse. Elle s'agrippa littéralement à moi, ne me lâchant pas. Je crois bien qu'elle avait anticipé mon geste. Lacéré, quasi étouffé, je ne pouvais plus bouger.

Alors je pris mon courage à deux mains et tentai de calmer ma peur.

« Stoppe cette foutue angoisse ! »

Tant pis pour ce qu'il se passait. Je me suis focalisé davantage sur moi-même et contrôlais ma respiration, plutôt que de lutter contre l'invisible.

« Oublie la présence néfaste ! »

Oui, je l'ai oubliée et me suis laissé faire. C'était ce qu'il y avait de mieux.

Et puis je me suis réveillé. J'ai bondis du lit, quasiment. Mon second réflexe a été d'allumer la lampe de chevet (vous savez, ces lampes sensibles au toucher, avec trois niveaux d'intensité). Ensuite, je me suis assis au bord du matelas. Le drap était trempé de sueur. Je le sais car mes mains le lacéraient.

Une paralysie du sommeil, voilà ce que je venais de faire. C'est ce genre de rêve qui paraît si réel et qui se transforme tout d'un coup en véritable cauchemar vivant. Mais ça, j'ai mis un peu de temps avant de le comprendre.

« Bon sang ! m'écriai-je en me frottant le visage ».

À vrai dire, cela ne m'était pas arrivé depuis bien longtemps. La dernière paralysie du sommeil que j'ai essuyée, elle a dû survenir alors que je n'avais même pas dix ans. Ouais, c'est bien ça, je crois. J'avais oublié à quel point cela pouvait être tellement éprouvant. Cette sensation d'insécurité... on y croit vraiment. On le vit en fait. Ça n'a pas l'air d'un rêve, en fin de compte. Si cela vous est déjà arrivé, vous me comprendrez. Pendant ces quelques secondes, qui paraissent interminables, on se trouve dans une espèce de présent alternatif (j'aime bien dire aussi mini ligne temporelle alternative) construit par la seule force de l'esprit. Un univers où le souci du détail et du réalisme est tout particulièrement pointu, poussé à l'extrême.

Ma mini ligne temporelle alternative à moi n'a duré qu'une vingtaine de secondes, pas plus et le nombre de détails présents que j'ai pu retenir lors de ce bref instant est tout simplement fulgurant, voyez-vous. La chambre où je dors a été parfaitement reconstituée, dans le moindre détail. Aucun défaut. Tout était parfaitement à sa place, y compris les effets d'ombre et de lumière. Le son aussi. Impressionnant les bruits de volet qui tape ! Et dire qu'autant il a suffi d'une seule impulsion électrique à mon cerveau pour enclencher le scénario du chien et de la présence néfaste. TOUT ÇA EST FASCINANT !

Ce phénomène de paralysie du sommeil m'impressionne toujours autant aujourd'hui lorsque j'y repense. Mais revenons plutôt aux secondes qui suivirent mon réveil brutal. Sur le coup j'étais plus déboussolé par ce qu'il venait de m'arriver. Même presque bouleversé.

« Ça alors ! Bon sang ! répétais-je encore ». Je m'essuyai le front avec mon tee-shirt qui était pendu à la chaise, à côte de moi. Puis je l'enfilai. J'avais peur d'attraper froid sur la transpiration. Le tissu se collait à ma peau trempée. Ensuite je tapotai deux fois le pied de la lampe de chevet tactile avec mon index. Il faisait un peu plus clair désormais.

« 3:49 a.m — mon. — 6th » à mon radio-réveil.

« Y a encore du chemin jusqu'à sept heures et demie, me dis-je à moi-même, écœuré de m'être réveillé si tôt ». J'avais peur de ne plus pouvoir me rendormir après ce que je venais de traverser. Disons que j'appréhendais, plutôt.

Je demeurai silencieux un petit moment, toujours assis au bord du lit. De tant à autre je jetais un œil derrière moi, du côté d'où la présence néfaste m'avait bondi dessus et d'où le petit chien était arrivé, lui aussi. La porte était fermée comme il faut. Du coup, cela m'étonnait que des choses aient pu entrer par là alors même que j'affirmais que celles-ci n'existaient pas. Elles n'étaient que le fruit de mon imagination. Un simple jeu de mon esprit, ni plus ni moins. Enfin, je pensais. Mon avis évolua ensuite.

« Ffff ! » j'ai soufflé, comme si j'étais gêné par un truc qui m'embêtait. Effectivement, ça m'embêtait. J'interprétais cette paralysie du sommeil comme un symptôme grave. Certains s'en foutaient, moi pas. Tout fraîchement sorti de cette expérience, je me suis questionné sur l'état de santé de mon moi intérieur. C'était peut-être absurde après tout mais légitime à mes yeux. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Et pourquoi ? J'en ai même conclue, dix minutes plus tard, que dans ma chambre s'étaient rencontrés le bien et le mal et qu'ils avaient évité

de justesse un affrontement. Le bien étant le mystérieux petit chien et le mal la présence néfaste, évidemment.

Puis je me suis levé et dirigé vers la fenêtre. J'ai actionné l'enrouleur afin de monter le volet d'un cheveu. Un gros cheveu, disons cinq pouces afin de laisser passer un peu plus de lumière. Je n'avais pas envie d'aller m'allonger sans voir un brin de dehors depuis le lit. En plus, l'enseigne de la Basic Money Bank éclairait bien la chambre. Au moins, je pouvais aller me recoucher sans laisser la lampe de chevet allumée.

Me recoucher, j'y pensais. Mais pas de suite. D'abord il fallait que je fasse le point sur la première partie de la nuit avant d'entamer la deuxième. Je regardai dessous le volet entrouvert — volet qui ne tapait plus d'ailleurs, le vent avait calé — et fixai la rue et ses environs. C'était désert. À presque quatre heures du matin aussi... En bas en face une petite lumière verte clignotait, près du lampadaire. C'était le tableau du distributeur automatique de la BMB. Et au dessus de la banque tous les appartements avaient les volets fermés, sauf un. L'appartement de droite juste en haut, au premier étage. Une fenêtre était éclairée. La personne qui y habite je ne la connais pas, mais j'en déduis qu'elle doit travailler tôt. Elle fait partie de ceux qui bossent en horaire décalé, sûrement. Je n'ai pas vu de silhouette bouger cette nuit-là et bizarrement j'étais curieux de savoir qui c'était. Alors que d'habitude je m'en foutrais.

Entre les bâtiments d'en face, la rue et chez moi, la descente du pont était déserte, elle aussi. Comme l'ensemble du quartier. Il n'y avait plus une voiture qui passait. Je voulais en voir passer une absolument. Seulement, fallait attendre. Il n'y avait pas d'autre moyen. Mais attendre combien de temps ? C'est bien connu que les voitures arrivent par vague. Un coup il y en a tout un troupeau puis autant plus rien la demi-heure suivante.

« Allez, juste une ! râlai-je. Personne n’a fait la fête cette nuit ? »

Ça ne servait à rien d’attendre. En plus c’était idiot.

« Tu ne devais pas faire le point sur la première partie de la nuit, hein ? me suis-je reproché à moi-même.

Si, si. J’y viens. On n’est pas pressé ».

Hé bien je suis allé me coucher vers les onze heures. Ce qui est assez tard pour moi. J’avais sommeil et l’écran du poste de télévision avait flingué mes yeux. Du coup j’ai pris la télécommande, éteint la télé puis me suis jeté dans mon lit. Je me souviens que les planches du sommier ont craqué lorsque j’ai atterri sur le matelas. Et, j’ai regardé l’heure, une seule fois.

« 11:24 p.m — sun. — 5th » à mon radio-réveil.

Ensuite, ce fut le néant. Je me suis endormi. Néant, pas tout à fait. Façon de parler. Car avant d’avoir vécu cette sordide mésaventure, j’ai rêvé. Comme d’habitude, c’est assez flou. Mais quelques bribes d’images sont restées dans ma tête. La série de rêves en question s’est manifestée peu avant d’entendre les petits *tic-tic*. Je dirais que j’ai fait quatre ou cinq rêves d’affilé. Même si ma mémoire n’en a retenu que deux. Ce qui est déjà pas mal, je trouve.

Un premier bien étrange, comme pratiquement la majorité des rêves d’ailleurs. Alors pourquoi je précise ça, moi ?

J’étais dans l’autobus, côté fenêtre. Le ciel était gris. Sombre mais pas menaçant avec d’épais nuages, et comme figé. À l’intérieur du car, il y avait toute un flopée de gamins. Je devine alors un bus scolaire. Les mômes s’amusaient entre eux. Ils étaient pas mal agités, faut dire. Certains se balançaient dans l’allée centrale comme des singes, alors que les plus sages se contentaient de rigoler bêtement. On aurait dit des animaux, tous. Moi j’avais l’air

invisible. Personne ne faisait attention à moi. Je crois qu'on ne pouvait pas me voir, en fait.

L'autobus roulait en pleine cambrousse sur une petite route, vraiment petite. Je me tournai à nouveau vers la vitre. Le paysage était plat. Au bord de la route je voyais défiler les poteaux électriques en bois ainsi que de nombreux arbres. Ça semblait être des chênes et des cyprès. Tous grignotés par le lierre. Et aussi, il n'y avait pas de maison. Non, aucune bâtisse à l'horizon.

Pour tout vous dire, je ne sais même pas s'il y avait un chauffeur dans le car. Tout compte fait, je n'en ai point vu. J'étais plutôt absorbé par les conneries des gamins. Un se roulait par terre tandis que son copain applaudissait. Ça n'a aucun sens tout ça. En temps que spectateur invisible, la seule chose que je pouvais faire était regarder et fermer ma gueule.

Puis tout d'un coup, on s'est tous retrouvé en plein centre-ville. Ce genre de petite ville avec pas plus de cinq mille habitants. Vous voyez le genre ? Faut croire que l'autobus s'était téléporté. Où alors, j'ai eu une absence dans mon rêve. Peu importe. La logique telle qu'on la connaît n'a pas sa place dans un tel univers.

Le car s'est finalement arrêté sur une placette en goudron près d'un terrain de tennis vide grillagé. Et à côté de notre car il y en avait trois autres qui étaient déjà arrivés. Je pense depuis peu.

Tchiou tcheu pfff ! les portes avant et arrière se sont ouvertes.

Les mômes sont tous descendus de l'autobus, moi y compris et je n'étais pas le dernier à descendre contrairement à mes souvenirs d'enfance. Sur la placette, les gamins du car se sont mélangés avec les autres qui les attendaient sous deux énormes platanes, un peu plus loin. Ensuite tout le monde s'est avancé par petits groupes vers le portail en fer bleu de l'école. Et moi je suivais comme un mouton jusque dans le bâtiment.

L'établissement, parlons-en. Sa façade était quelconque, voire triste. Comme ces lycées modernes sans goût que je déteste tant. Avec des murs en béton salis et maltraités par le temps. Sans oublier ces fenêtres aux encadrés bleus, ou verts, tout simplement ignobles. C'était à peu près ça, ouais.

Le hall d'entrée, je l'ai traversé à toute allure. Je ne m'y suis même pas arrêté. Faut dire qu'il me mettait mal à l'aise. Il y avait toute une armée de professeurs, qui discutaient debout plantés comme des piquets, autour du bureau des surveillants. Je trouve ça marrant (enfin, je dis marrant...) car le bureau était placé pile au centre du hall et muré entre d'épaisses cloisons blanches. Des cloisons qui me paraissaient indestructibles, comme un bunker. Ouais ! C'était un bunker scolaire !

Oh oui, c'était très sombre dedans ce bâtiment ! Voilà pourquoi je le trouvais sinistre. Noir et sans âme pétillante. Morose quoi.

« Vite ! Que je parte de là ! »

En passant près d'un adulte, je remarquai que j'étais bien plus petit que lui. J'étais en fait un même moi aussi. Tout comme les autres qui étaient avec moi dans le car.

Puis soudain je me suis retrouvé dans la cour de récréation, comme téléporté là encore. C'était immense. La cour était tout en longueur. Complétée par un préau tout aussi long qu'elle, sur le côté gauche. Et toujours ces cyprès avec du lierre, plantés un peu partout.

Dans ma tête il fallait que je me rende à la cantine, même si l'impression d'être huit heures du matin ne m'était pas étrangère. La cantine, pas mal d'élèves s'y rendaient justement. Ils faisaient la queue. Je m'avançai, au bout de la file d'attente, sans réfléchir. Horreur, tout ça ! J'ai commencé à stresser. Comme si j'allais rater les cours si je ne mangeais pas à temps. Horreur, horreur encore plus ! L'idée d'avoir perdu mon cartable me hanta tout d'un coup. Pourtant j'étais venu sans affaire, certain.

La panique m'obligea à quitter la file et à chercher mon cartable dans la cour. Je ne savais pas où il pouvait être (normal je n'en avais pas, mais le rêve a soudainement décidé que si). Les cartables se ressemblaient tous. Il y en avait de partout. Contre les pylônes du préau, près des cyprès et aussi sous les tables de ping-pong. Comment demander de l'aide, puisque j'étais invisible aux yeux des autres ?

Le stress augmenta, encore un peu plus. Je ne savais plus où j'allais. Un coup j'étais téléporté dans les toilettes des garçons, un autre coup dans des toilettes différentes. Pendant ce temps le ciel s'assombrissait davantage.

Au final j'ai atterri dans les couloirs de l'école, à un étage inconnu. Les gamins étaient de moins en moins nombreux et moi je courrais de plus en plus vite, effrayé. Les portes des salles de classe étaient par endroit ouvertes mais je n'osais pas déranger. Les élèves étaient en cours et loin de moi l'idée d'interrompre les professeurs. Téléportation, encore ! Je me suis retrouvé dans une cage d'escalier puis dans une autre et ainsi de suite. C'ÉTAIT UNE PRISON, BORDEL ! Impossible de la quitter.

Et ça s'est arrêté là. Ouf ! Heureusement d'ailleurs. Sinon, je crois bien que j'aurais pété un câble, pour de vrai. C'est le rêve dont j'ai retenu le plus de détails, cette nuit-là. Normal, car ce n'était pas la première fois que j'en faisais un de la sorte. Tout ça... le car, l'école et la cantine... Je l'ai même rêvé à nouveau un peu plus tard dans l'année.

Quant à l'autre rêve que j'ai gardé en mémoire, il a été plus bref. Bien plus.

Il m'a paru plus bizarre celui-là et moins angoissant. Voire pas du tout. C'était... oui je me répète, bizarre... étrange. Il faisait assez sombre mais sans que cela me gêne. La lumière était tamisée, tirant sur le chaud.

D'entrée j'avais compris que je me trouvais à l'intérieur d'un bâtiment géant, comme une espèce de hangar démesuré. Et... il y avait des piles de cartons partout, alignées et fortement rapprochées. Ça faisait comme des sortes de digues. Devant, derrière... à gauche et à droite. À noter qu'on ne voyait pas par-dessus les piles. Elles faisaient au moins neuf pieds de haut, ah oui ! En plus, le carton me paraissait épais et les piles impossible à faire tomber.

Il y avait tout plein de nuances de marron. Du marron foncé allant de la couleur écorce d'arbre jusqu'à la teinte boue. Mais aussi du clair, plutôt argile et même du châtain. Les cartons empilés n'avaient pas d'inscription. Pas de « fragile » ni de « face avant » imprimé en gros caractères rouge vif, non. Par contre, on trouvait du ruban adhésif sur certains de ces cartons. Celui qui colle bien, épais et de couleur marron lui aussi.

C'était bien beau tout ça, mais après je me suis dit qu'il fallait avancer. Je pris la sortie de droite — il n'y avait que celle-là pour le moment — derrière une digue et me suis engouffré dans un long couloir (en carton, bien entendu). Et à partir de là, je ne sais pas pourquoi je ne m'en suis pas rendu compte plus tôt, j'ai compris que je me baladais dans un environnement sans son. Ça ne me troublait pas plus que cela. Du tout.

Puis... plusieurs chemins se présentèrent à moi. D'autres longs couloirs. J'en prenais un au hasard à chaque fois que je me retrouvais devant une bifurcation ou une intersection. Parfois j'arrivais au bout d'un cul-de-sac, alors je retournais sur mes pas et continuais de chercher une sortie dans une autre direction, sans que cela m'agace. Je me sentais plutôt bien, à vrai dire. En sécurité aussi.

Et tout d'un coup, le rêve s'est arrêté. Brusquement. Ce qui a suivi, je ne m'en souviens pas. Mais je sais que je

n'ai pas fait cette horrible paralysie du sommeil juste après. Il y a eu un espace entre.

« Ah, ça y est ! » Une voiture descendait le pont à vive allure. La musique à fond, en plus. J'étais content. Ensuite je suis allé me recoucher.

— 2 —

Le lundi matin

J'étais en train de faire mousser la bière au fond de la cuvette. À l'étroit dans le cabinet je me sentais on ne peut plus en sécurité. Ce petit cocon de cinq pieds carrés me protégeait des idées noires extérieures, au cas où elles viendraient s'abattre sur moi. C'est en tout cas comme ça que je le concevais à l'époque et tout particulièrement depuis ce jour-là. « Le WC est ton abri anti-atomique, me disais-je ». Le rouleau de papier rose pendu me fit sourire.